

FABLIAUX ET CONTES MORAUX DU MOYEN ÂGE :

DE QUOI LES HOMMES D'AUTREFOIS RIAIENT-ILS ?

LES FABLIAUX DU MOYEN ÂGE (XIIIe – XIVe SIECLES) : DES CONTES POUR RIRE ET DES CONTES MORAUX

Les **fabliaux** (forme picarde du mot français fableau, dérivé de fable), sont des courts récits en octosyllabes datant du XIIIe et du XIVe siècle. Ils sont nés de l'imagination des **jongleurs, chanteurs, musiciens itinérant** qui chantent ou récitent des œuvres littéraires ou de la poésie, composés par les **troubadours ou trouvères**, dans les palais, les cours seigneuriales, sur les places publiques, dans les rues, les **foires, les marchés**.

Au **Moyen Age**, jongleurs et troubadours parcourent les routes poussiéreuses du royaume et se déplacent de villages en villages. Parfois, les plus populaires d'entre eux obtiennent l'honneur de pénétrer une cour seigneuriale ou princière et d'amuser le maître des lieux. Les artistes de l'époque déploient beaucoup de talent à jongler, chanter, déclamer des vers ou conter une anecdote. Accompagnés de luths, de tambourins, ils savent animer leur auditoire.



C'est dans le Nord de la France que les fabliaux ont pris naissance. Ils présentent les caractères de la littérature « bourgeoise » : goût du gros **comique**, **peinture réaliste ou satirique** de la vie courante, mais toujours **humoristique** ou **morale**.

Il existe **deux catégories de « fabliaux »** :

- **les contes à rire ;**
- **les contes moraux.**

Bien que les préoccupations journalières de chacun n'autorisent que de courts instants de détente (Les blés lèveront-ils à temps ? La vache malade guérira-t-elle ? La foire sera-t-elle bonne ?...), les hommes savent néanmoins oublier leurs soucis le temps d'une soirée ou

d'une fête.

Les fabliaux abordent les soucis de **la vie quotidienne**, ce qui les rend accessibles et très populaires. Ils exposent sans complaisance les **défauts humains** et tournent en ridicule ceux qui le méritent : de la femme infidèle et volage au prêtre ignorant et coquin, de l'évêque enrichi au bourgeois avare, du paysan stupide à l'aubergiste roublard, chacun en prend pour son compte.

Les personnages n'ont pas d'épaisseur psychologique, mais ils rappellent par **leurs défauts, leurs manies**, le voisin que l'on connaît, le seigneur, le prêtre du village. Les fabliaux rencontrent un succès qui ne se dément pas au cours des derniers siècles du Moyen Age parce qu'ils sont proches des préoccupations de chacun et se jouent dans des lieux familiers (**la taverne, la demeure, l'église**). Ils impliquent des protagonistes auxquels il est facile de s'identifier.

Les troubadours ne se bornent pas à débiter les lignes qu'ils ont apprises. Pour maintenir l'attention de l'auditoire, stimuler l'imagination des plus jeunes, les artistes utilisent l'espace, **miment les attitudes comiques, imitent la voix** d'un personnage, se servent des accessoires les plus divers.



**Les Très Riches Heures
du Duc de Berry
XVe s.**

VOCABULAIRE : le Moyen Age

Le fabliau, la fable, le conte, la satire

Le vilain = le paysan

Le mire = le médecin

Le serf, le vassal

Le seigneur, le suzerain, le roi

Sire, Seigneur, Messire = Seigneur, Monsieur

Le prud'homme, le bourgeois

Le marchand, l'aubergiste

Le curé = le prêtre = le chapelain > l'étoile, l'eau bénite, le bréviaire (= livre de prières)

Le miracle, la merveille, la ruse

L'évêque du diocèse, l'Eglise, le Seigneur (= Dieu / Jésus-Christ), la Terre Sainte (= Israël et territoires palestiniens occupés), les Saints

Le prévôt = le juge royal, l'homme de loi

Le païen = l'homme sans religion

L'étourderie, la gourmandise, l'avarice, la méchanceté, le mensonge, la cupidité

Le chien, la vache, le bœuf (les bœufs), l'âne, l'oie, la geline = la poule, le chapon = le jeune coq, les moutons au bercaïl, les perdrix à la broche, les oiseaux rôtis



LE VILAIN MIRE

(...)

Le roi appelle
deux
garçons :
« Battez-le moi ;
il restera. »

Et ceux-ci viennent aussitôt
Et vont malmenier le vilain.
Lorsque le vilain sent les coups
Sur ses bras, son dos et ses jambes,
Il se met à leur crier : « Grâce !
Je resterai ; mais laissez-moi. »
Le vilain demeure à la cour ;
Et on l'y tond et on le rase ;
Il reçoit robe d'écarlate.
Il se croyait hors d'embarras,
Quand les malades du pays
A plus de quatre-vingts, je crois,
Vinrent au roi pour cette fête.
Chacun d'eux lui conte son cas.

Le roi appelle le vilain :
« Maître, dit-il, écoutez donc !

De tout ce monde prenez soin.
Hâtez-vous, guérissez-les moi.
— Grâce, sire, le vilain dit,
Ils sont bien trop !
Et que Dieu ne m'aide,
Je n'en pourrai venir à bout,
Et ne pourrai tous les guérir. »
Le roi appelle deux garçons ;
Et chacun d'eux prend un gourdin,
Car ils savent parfaitement
Pourquoi les appelle le roi.
Quand le vilain les voit venir,
Le sang lui frémit aussitôt.
Il se met à leur crier : « Grâce !
Je les guérirai sans retard. »

Le vilain demande du bois.
Il y en avait bien assez ;
En la salle on a fait du feu,
Et c'est le vilain qui l'attise.
Il y réunit les malades ;
Et alors il demande au roi :
« Sire, vous voudrez bien sortir
Avec tous ceux qui n'ont nul mal. »
Le roi s'en va tout bonnement,
Sort de la salle avec les siens.
Et le vilain dit aux malades :
« Seigneurs, par ce Dieu qui me fit,

C'est grand travail que vous guérir,
Je n'en pourrais venir à bout.
Le plus malade je vais prendre,
Et le mettre dans ce feu-là.
Dans ce feu je le brûlerai
Les autres en auront profit,
Car ceux qui en boiront la cendre,
Seront guéris à l'instant même. »

Ils se regardent tous l'un l'autre.
Il n'y a bossu ni enflé
Qui, pour toute la Normandie,
D'avoir le plus grand mal convienne.
Et le vilain dit au premier :
« Je te vois là assez faiblard.
Tu es de tous le plus malade.
— Grâce ! Je suis mieux portant, sire,
Que jamais je ne fus avant.
Suis soulagé de bien des maux
Qui bien longtemps m'avaient tenu.
Sachez que je ne mens en rien.
— Descends, qu'attendais-tu de moi ? »
Et l'homme aussitôt prit la porte.
Le roi demande : « Es-tu guéri ?
— Oui, sire, fait-il, grâce à Dieu ;
Et je suis plus sain qu'une pomme.
Le médecin est un grand savant. »
(...)

Les temps de la narration à l'écrit

Le présent, le passé simple,
l'imparfait, le plus-que-parfait

BRUNAIN, LA VACHE AU PRÊTRE

C'est d'un vilain et de sa femme
Que je veux vous raconter
l'histoire.
Pour la fête de Notre-Dame,
Ils allaient prier à l'église.
Avant de commencer l'office,
Le curé vint faire son sermon ;
Il dit qu'il était bon de donner
De tout son cœur au Bon Dieu
Et que celui-ci vous rendait le double.
« Entends-tu, belle sœur, ce qu'a dit le
Prêtre ? » Fait le vilain à sa femme.
« Qui pour Dieu donne de bon cœur
Recevra de Dieu deux fois plus.
Nous ne pourrions pas mieux employer
Notre vache, si bon te semble,
Que de la donner au curé.
Elle a d'ailleurs si peu de lait.
— Oui, sire, je veux bien qu'il l'ait,
Dit-elle, de cette façon. »

Ils regagnent donc leur maison,
Et sans en dire davantage.
Le vilain va dans son étable ;
Prenant la vache par la corde,
Il la présente à son curé.
Le prêtre était fin et madré :
« Beau sire, dit l'autre, mains jointes,
Pour Dieu je vous donne Blérain. »
Il lui a mis la corde au poing,
Et jure qu'elle n'est plus sienne.
« Ami, tu viens d'agir en sage,
Répond le curé dom Constant
Qui toujours est d'humeur à prendre ;
Retourne en paix, tu as bien fait
Ton devoir : si tous mes paroissiens
Étaient aussi avisés que toi,
J'aurais du bétail en abondance. »

Le vilain prend congé du prêtre
Qui commande aussitôt qu'on fasse,
Pour l'accoutumer, lier Blérain
Avec Brunain, sa propre vache.
Le curé les mène en son clos,
Trouve sa vache, ce me semble,
Les laisse attachées l'une à l'autre.
La vache du prêtre se baisse,
Car elle voulait pâturer.

Mais Blérain ne veut l'endurer
Et tire la corde si forte
Qu'elle entraîne l'autre dehors
Et la mène tant par maison,
Par chènevières et par prés
Qu'elle revient enfin chez elle,
Avec la vache du curé
Qu'elle avait bien de la peine à mener.
Le vilain regarde, la voit ;
Il en a grande joie au cœur.
« Ah ! dit-il alors, chère sœur,
Il est vrai que Dieu donne au double.
Blérain revient avec une autre :
C'est une belle vache brune.
Nous en avons donc deux pour une.
Notre étable sera petite ! »

Par cet exemple, ce fabliau nous montre
Que fol est qui ne se résigne.
Le bien est à qui Dieu le donne
Et non à celui qui le cache et enfouit.
Nul ne doublera son avoir
Sans grande chance, pour le moins.
C'est par chance que le vilain
Eut deux vaches, et le prêtre aucune.
Tel croit avancer qui recule.

Parmi les récits que les troubadours composent
ou apprennent par cœur, les fabliaux tiennent
une place essentielle. Il s'agit de petits textes,
très courts et simples à comprendre pour des
spectateurs sans instruction : l'honnête
marchand trompé par son épouse et qui
cherche à tirer vengeance, le **curé amoureux** de
sa paroissienne, le **paysan volé** par son
seigneur, etc.

LE CURE QUI MANGEA DES MÛRES

L'auteur de ce fabliau, composé au XIII^e siècle, est anonyme.

Un curé voulait se rendre au marché. Il fit préparer sa mule et se mit en chemin. L'automne s'éternisait, il faisait beau, un délicieux parfum flottait dans la douceur de l'air et le curé sur sa bête parcourait les pages de son bréviaire en levant de temps à autre son regard sur la paisible campagne. Il s'approchait du village, quand il remarqua, surgissant du côté de la route, un étroit chemin, avec par delà le fossé une haie chargée de mûres brillantes.

« Sainte Vierge, s'exclama l'homme, jamais je n'ai vu de tels fruits ! »

Il s'engage sur le chemin, juge de la profondeur du fossé, réfléchit un moment, mais il se décide : il avance sa mule et atteint le buisson. Il cueille avec gourmandise les mûres fondantes. Elles sont délicieuses, sucrées et aigres à la fois. Il se pique la main mais, tout à son péché, il remarque à peine la brûlure des épines. Il ne veut pas laisser perdre pareil trésor.

Cependant, les fruits les plus gros couvrent le sommet de la haie. Ils luisent à la lumière brillante du soleil. Pour s'en saisir, le curé se dresse en équilibre sur la mule ; il se campe bien sur ses deux jambes, et il savoure les mûres

offertes. La mule est patiente, elle n'esquisse pas le moindre mouvement.

Satisfait et comblé, le curé contemple sa compagne. Il admire son air tranquille et ne peut s'empêcher de songer :

« La brave bête que voici ! S'il arrivait qu'un farceur se mette à crier « Hue », je chuterai de tout mon long dans le fossé ! »

Le maladroït ! Il avait songé à voix haute et avait dit « Hue ». La mule s'écarte du buisson, le curé perd l'équilibre et tombe à la renverse. Sa cheville s'est tordue et enfle, le fossé est glissant de terre humide, il ne parvient pas à se redresser pris dans les plis de sa soutane, il dérape. Il souffre, impossible de tenir sur ses jambes, il retombe. La mule l'observe, elle regagne la route. Elle a faim elle aussi. Au petit trot, elle regagne le presbytère sans plus attendre son infortuné maître.

Quand ils la voient arriver, seule, les valets sont pris d'inquiétude :

« Notre curé a eu un malheur, disent-ils. Partons à sa recherche, sans doute est-il en bien mauvaise posture ».

Ils se mettent en route aussi vite qu'ils peuvent et arrivent près du chemin. Le chapelain entend

leurs pas précipités, il s'écrie :

« Holà ! Je suis dans ici, dans le fossé. J'ai des épines partout, portez-moi aide ! »

— Mais que faites-vous en pareil lieu, monsieur le curé ? Tenez-vous

bien... Par quelle infortune êtes-vous parvenu en cet endroit si misérable ? La route est loin d'ici.

— Ah ! Le péché, le péché. J'avais beau me consacrer à la lecture de mon bréviaire, les mûres m'ont tenté. Je suis monté debout sur la selle ! Aidez-moi à rentrer, je vous en prie. Je suis épuisé de douleur. Il ne faut jamais penser tout haut, Messeigneurs. »

Ce fabliau aborde le thème du péché et de la tentation. A l'époque du Moyen Âge, la gourmandise est l'un des sept vices que l'Eglise condamne avec la dernière des fermetés.

Néanmoins, la mésaventure du curé rassure le public : l'histoire montre que les prêtres eux-mêmes peuvent succomber au plaisir coupable de fruits sucrés et doivent lutter contre les tentations de l'existence quotidienne et peuvent oublier à l'occasion.

Il faut songer au troubadour, contant sur la place du village à un public hilare ce fabliau comique. L'intérêt de l'anecdote réside dans les gesticulations grotesques du curé embourbé dans le fossé. Nul doute que l'artiste ne se prive pas de reproduire, avec tout le ridicule nécessaire, les efforts désespérés du malheureux prêtre pour se tirer de la situation dans laquelle sa gourmandise l'a fourvoyé. Une façon redoutable et efficace de se moquer de l'Eglise.



Exercice

La mule s'écarte du buisson, le curé perd l'équilibre et tombe à la renverse. Sa cheville s'est tordue et enfle, le fossé est glissant de terre humide, il ne parvient pas à se redresser pris dans les plis de sa soutane, il dérape. Il souffre, impossible de tenir sur ses jambes, il retombe. La mule l'observe, elle regagne la route. Elle a faim elle aussi. Au petit trot, elle regagne le presbytère sans plus attendre son infortuné maître.

Souligner les verbes au présent. Quelle est la valeur de ce temps ?

Réécrire cet extrait en utilisant un autre temps possible.

LES DEUX FRERES PAUVRES, LE PAYSAN RICHE ET LE CHIEN ESTULA

I l y avait jadis deux frères, sans conseil de père et de mère, et sans autre compagnie. (..) Une nuit, ils furent en grande détresse, de soif, de faim et de froid : chacun de ces maux s'attache



souvent à ceux que Pauvreté tient en son pouvoir. Ils se prirent à se demander comment ils pourraient se défendre contre Pauvreté qui les accable : souvent elle

leur a fait éprouver de l'ennui.

Un homme connu pour sa richesse habitait tout près de leur maison. Ils sont pauvres ; le riche est sot. En son

jardin, il a des choux et à l'étable des brebis. Les deux frères se dirigent de ce côté. **Pauvreté rend fous bien des hommes** : l'un prend un sac à son cou, l'autre un couteau à la main ; tous deux se sont mis en route. L'un entre dans le jardin, promptement, et ne s'attarde guère : il coupe des choux à travers le jardin. L'autre se dirige vers le bercail pour ouvrir la porte : il fait si bien qu'il l'ouvre. Il lui semble que l'affaire va bien. Il tâte le mouton le plus gras.

Mais on était encore debout dans la maison : on entendit la porte du bercail quand il l'ouvrit. Le prud'homme (bourgeois) appela son fils : « Va voir, dit-il, au jardin, s'il n'y a rien d'inquiétant ; appelle le chien de garde. »

Le chien s'appelait Estula. Heureusement pour les deux frères, cette nuit-là il n'était pas dans la cour. Le garçon était aux écoutes. Il ouvre la porte qui donne sur la cour et crie : « Estula ! Estula ! » Et l'autre, du bercail, répondit : « Oui, certainement, je suis ici. » Il faisait très obscur, très

noir, si bien que le garçon ne put apercevoir celui qui lui avait répondu. En son cœur, il crut, très réellement, que c'était le chien.

Sans plus attendre, il revint tout droit à la maison ; il eut grand peur en y rentrant : « Qu'as-tu, beau fils ? » lui dit son père. « Sire, foi que je dois à ma mère, Estula vient de me parler ? - Qui ? Notre chien ? - Oui, par ma foi ; si vous ne voulez m'en croire, appelez-le à l'instant et vous l'entendrez parler. » Le prud'homme d'accourir pour voir cette merveille ; il entre dans la cour et appelle Estula, son chien. Et le voleur, qui ne se doutait de rien, lui dit : « Mais oui, je suis là ! »

Le prud'homme s'en émerveille : « Par tous les saints et par toutes les saintes ! Mon fils, j'ai entendu bien des merveilles, mais jamais une pareille ! Va vite, conte ces miracles au prêtre, ramène-le, et dis-lui d'apporter l'étole et l'eau bénite. »

(...)

LA VIEILLE QUI GRAISSA LA PATTE AU CHEVALIER

L'auteur de ce fabliau, composé au XIII^e siècle, est anonyme.

U ne vieille paysanne possédait pour toute richesse deux vaches. Ce n'était certes pas beaucoup, mais c'était là tout son bien. Elle vendait leur lait pour trouver de quoi survivre.

Un matin, les deux bêtes, sans doute mal gardées, fuirent leur enclos et se trouvèrent, à vagabonder sur la route. Le prévôt, passant par là, les vit toutes deux et, les jugeant égarées, il les emmena avec lui.

La malheureuse femme découvrit bientôt que ses deux bêtes avaient disparu. Ses voisins la renseignèrent : le prévôt les avait recueillies, mais il ne voulait pas les rendre. La malheureuse s'en alla trouver l'homme, elle le supplia de lui restituer son unique bien, elle accepta même de payer une amende pour prix de sa coupable négligence. Mais elle ne pouvait prouver que les vaches lui appartenaient, le prévôt fit la sourde oreille.

La paysanne s'en revint chez elle, désespérée. La voyant en grande peine, sa voisine lui dit :

« Le prévôt est un homme cupide. Si tu pouvais **graisser la patte au chevalier**, il interviendrait sûrement auprès de ce coquin et le convaincrail de te rendre tes deux vaches. »

Voilà la vieille toute rassurée. Elle décrocha un épais morceau de lard

suspendu aux poutres de sa cuisine et s'en alla attendre le chevalier. Quand celui-ci parut au loin, elle courut à sa rencontre : elle s'empara de ses paumes et y appliqua plusieurs fois le morceau de gras. L'homme ne dissimula pas sa surprise :

« Que fais-tu donc là ? »

La pauvre femme lui répondit :

« Beau sire, je graisse votre patte car je ne souhaite rien de plus au monde que de récupérer les deux vaches que votre prévôt m'a injustement prises. »

Le noble personnage éclata de rire et prit les courtisanes de sa suite à témoin :

« **Tu n'as pas compris, brave femme.** Mais cela est égal, je te rendrai sur le champ tes bêtes ! »

Ainsi s'achève cette histoire. Mais ne l'avez-vous pas justement remarqué : le pauvre est celui qui paye, toujours, même quand il est dans son bon droit !

Ridicule et moquerie

Ce court fabliau bâtit son intrigue autour d'une expression populaire : graisser la patte à quelqu'un. Cela signifie payer une personne pour obtenir ses faveurs ou sa bienveillance.

Le récit rappelle les difficultés de l'existence quotidienne du monde des campagnes : serfs et vilains ne possèdent guère plus que les habits qu'ils portent sur eux. Une vache, quelques moutons, un âne sont bien souvent les seules richesses du paysan. La perte imprévue d'un animal est vécue comme un drame parce qu'elle met le propriétaire dans une situation inconfortable et annonce des lendemains incertains.

L'attitude de la pauvre femme jette toutefois un rayon d'optimisme sur le public : en appliquant sur les mains du chevalier un morceau de lard (« je graisse votre patte »), la pauvre vieillarde se couvre de ridicule. Mais la maladresse que lui fait commettre son ignorance permet aux spectateurs de rire un moment de ses propres malheurs.

La vieille femme n'a pas compris une expression. Laquelle ? Expliquer.

L'expression que la vieille femme n'a pas comprise est

.....

.....

.....

.....

.....

.....

LES PERDRIX

L'auteur de ce fabliau, composé au XIII^e siècle, est anonyme.

Un jour, un paysan découvre par le plus grand des bonheurs deux perdrix, prises dans une haie, à côté de sa ferme. Elles se sont sûrement heurtées en vol, et ont terminé leur course, là raidées mortes. Cela ne se produit que rarement.

L'homme, fier et satisfait de sa découverte les confie à son épouse pour qu'elle les cuisine tandis qu'il part inviter le curé se joindre à l'excellent repas dont la seule pensée lui met déjà l'eau à la bouche....Mais sa femme achève les préparatifs du festin bien avant que son mari ne soit revenu.

Elle retire les perdrix de la broche au bout de laquelle elles grillent à petit feu. L'odeur savoureuse de la chair cuite lui caresse le nez. Elle détache un morceau de la peau rôtie pour goûter. Elle est de nature très gourmande, c'est là sa faiblesse. Quand Dieu lui fait don d'un fruit, elle ne le garde pas de côté, oh ! non elle se contente sur l'instant. La tentation est trop forte : elle ne peut contenir davantage l'envie de mordre dans les deux ailes d'une perdrix. Délicieuses ! La coupable est un peu inquiète tout de même. Elle sort dehors jusqu'au milieu de la rue pour s'assurer que son mari ne revienne pas encore. Personne !

« C'est grand dommage que de me faire attendre de la sorte, pense-t-elle. Comment puis-je faire de la bonne cuisine si mon homme tarde autant à rentrer ? »

Le fumet qu'exhalent les oiseaux rôtis met son estomac à la torture. Si elle goûtait le reste ? Elle mange encore un peu d'une perdrix, si bien qu'il est à présent impossible d'en laisser. Du premier volatile, il ne reste bientôt plus que la carcasse.

Et le second ? Pourquoi ne pas en profiter aussi ? Elle sait bien de quelle manière elle trompera son époux s'il lui demande pourquoi les deux oiseaux ont disparu. Elle pourra toujours mentir et affirmer que deux chats sont venus ensemble à l'instant où elle les retirait de la broche : elle a voulu se débarrasser de l'une des deux bêtes qui approchait de trop près et profitant qu'elle soit ainsi occupée l'autre compère en a dérobé une ; elle s'est

tournée vers lui, et c'est alors que le premier... Chacun a pris la sienne. Elle n'a pas été très adroite certes, il faudra bien le reconnaître, mais en tout cas, oui, son récit sera plausible. Elle s'en retourne de nouveau dans la rue pour guetter la venue de Gombault. Toujours personne ! Sa langue endure mille tortures dans la bouche à la pensée de la seconde perdrix toute chaude sur le plat : vraiment elle deviendra folle si elle ne la dévore pas sur l'instant. D'abord la chair du cou. Elle s'en lèche les doigts. Oui, mais à présent ?

« Je ne peux pas en rester là, songe-t-elle. Il faut que je finisse le tout. J'en meurs d'envie ! »

Bientôt il ne reste plus rien des deux petites bêtes.

Le paysan est enfin de retour. Il crie de la rue :

« Ma mie, sont-elles cuites ? »

— Elles l'étaient, mais les chats les ont emportées. Je n'ai pas réussi...

— Que dis-tu là ? »

Le mari se précipite sur son épouse comme un possédé. Sa colère est si grande qu'il veut la battre. Elle l'arrête :

« C'était une plaisanterie ! Recule, va. Je les ai mises au chaud, elles auraient été moins bonnes tièdes.

— Ah ! Par Saint-Lazare, je me serais bien fâché si tu avais commis pareille étourderie !...On va sortir la nappe blanche puisqu'il fait beau. Prends mon meilleur gobelet de bois.

— Je vais le chercher. Toi, prépare ton couteau, il a grand besoin d'être aiguisé.

— C'est exact, j'y vais de ce pas. »

Le paysan ôte sa chemise et

s'approche de la meule, son couteau tout nu en main. Le curé arrive à cet instant, heureux à la seule pensée de se délecter d'une bonne perdrix. Il salue la

dame, mais elle le prévient aussitôt :

« Messire, fuyez au loin. Mon époux veut se venger de vous. Il prépare son couteau, il va vous couper les oreilles.

— Que racontez-vous là ? Il m'a dit qu'il avait deux perdrix à partager avec moi et que nous allions profiter ensemble de leur chair délicieuse.

— Avez-vous cru ses paroles ? Voyez-vous des perdrix ici ? Ce n'est point encore le temps de la chasse. Regardez-le là bas à sa meule.

— C'est vrai ! Je crois bien vous dites vrai. »

Le curé n'attend pas. Son hôte est jaloux et violent, il le sait bien. Il s'enfuit sans demander son dû, et la femme appelle son mari :

« Eh, Messire Gombault.

— Sois patiente. Mon couteau n'est pas encore prêt.

— Arrive sans plus attendre.

— Que se passe-t-il ?

— Tu le sauras assez tôt... Tu ferais mieux de courir si tu veux tes oiseaux. Le curé s'est enfui avec les perdrix. Vois-tu même !

— Avec mes perdrix ! »

Le paysan se précipite dans la rue, son couteau en main. Il court aussi vite que ses jambes le lui permettent. Il crie au curé quand il l'aperçoit :

« Vous ne les aurez pas pour vous seul celles-là ! Vous ne les mangerez pas. »

Le prêtre ne saisit rien de ce qu'il entend, mais il se retourne et constate que Gombault le poursuit avec de grands gestes. La course l'épuise mais il accélère son pas. Il court à en perdre le souffle... Le vilain, plus rapide et leste, s'approche. Le curé sent qu'il va bientôt être rattrapé : sa soutane entrave ses mouvements. Heureusement, il a de l'avance. Il parvient au presbytère et il s'y enferme. L'autre secoue la grille. En vain.

Le paysan s'en revient alors chez lui tout triste ; il interroge son épouse :

« Dis-moi ce qui s'est passé.

— Eh bien, le curé est arrivé puisque tu l'avais invité. Tu connais ses faiblesses... Il n'a guère fait attention à moi. Il a voulu contempler les perdrix. Je ne pouvais pas refuser car tu l'avais invité pour qu'il en mange une. Quand il les a aperçues, il s'est jeté dessus et il s'est enfui avec. Elles n'étaient plus assez chaudes pour le blesser. Tu as été absent longtemps. Que faisais-tu ? Je n'ai pas tardé à t'appeler.

— C'est peut être vrai », dit le paysan.

Cette histoire vous le montre : la femme est née pour tromper. Dans sa bouche, le mensonge devient vérité, la vérité devient mensonge. Pas besoin d'en dire davantage, j'ai fini le récit.

Les visées d'un récit

Un récit, par exemple un fabliau, présente toujours une visée : le narrateur cherche à produire un effet sur le lecteur ou l'auditeur. Le narrateur peut raconter **pour divertir, émouvoir, faire peur, faire rire, donner un enseignement.**

LE TESTAMENT DE L'ÂNE

Ce fabliau du XIII^e siècle a été composé par Rutebeuf.

Un prêtre possédait une très belle paroisse. Comme il en tirait de bons revenus, il ne manquait pas de richesses : son grenier était plein de blé, ses coffres remplis de linge frais et propre, sa bourse chargée de pièces sonnantes.

Le prêtre partageait son existence solitaire avec un âne qu'il affectionnait tout particulièrement. La bête était docile, volontaire, énergique à l'ouvrage. Un jour, l'animal, déjà vieux et usé mourut. Le chapelain en conçut une grande peine et ne pouvant se résigner à confier la dépouille mortelle au boucher, il choisit de l'enterrer dans le cimetière du village, au milieu de ses paroissiens.

« Après tout, se dit l'homme, cet âne a autant mérité qu'un autre d'être enseveli en terre consacrée. »

L'évêque du diocèse était tout différent de son curé : il aimait le luxe, les belles fêtes, les réceptions somptueuses. D'un naturel généreux, il donnait sans compter et laissait filer sans prendre garde l'argent entre ses doigts. Naturellement, il ne détestait rien de plus que les prêtres avares, économes de leur fortune et cherchait toujours à les prendre en défaut. Aussi, quand il apprit que le malheureux chapelain avait enterré son âne fidèle dans le cimetière, il

convoqua ce dernier, très en colère, avec à l'esprit l'idée qu'il pourrait tirer de lui une amende exemplaire.

Le prêtre, penaud, se rendit auprès de l'évêque. Celui-ci se fâcha :

« Mauvais homme, suppôt de Satan. As-tu un instant songé à ton âme ? Tu as agi en idolâtre païen, tu as scandalisé tes paroissiens. Que peux-tu répondre pour ta défense ? »

— Monseigneur, me voilà bien mal à mon aise de comparaître ainsi devant vous à cet instant. Je suis ignorant de beaucoup de choses et je ne puis sur l'instant exposer à

vos sage jugement les propos de ma défense. De grâce, pouvait m'accorder un délai de quelques jours pour me préparer à la tâche difficile qui est mienne ?

L'évêque hésita un instant : tout accusé avait droit de prendre conseil avant de comparaître devant son juge, il accepta donc.

« Reviens demain, mais sois à l'heure ! »

Le prêtre ne prit aucun repos de la nuit : il réfléchit et réfléchit encore. Estimant qu'il ne pourrait se tirer de cette bien vilaine affaire sans consentir un sacrifice, il décida de tromper par la ruse son évêque.

Le lendemain, il se présenta à son juge, dans le magnifique palais épiscopal du diocèse.

« Alors, dit le prélat, je t'écoute.

— J'ai péché, Monseigneur, je le reconnais de bon cœur. Aussi, je vous demande de me recevoir en confession. C'est l'âme soulagée que je pourrai gagner le Ciel et ses Saints. »

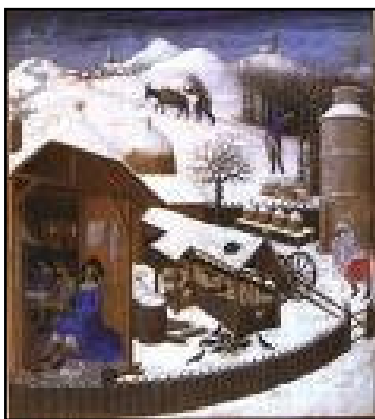
L'évêque ne pouvait refuser la confession au pénitent qui en exprimait le vœu. Il s'éloigna à l'écart des oreilles indiscretes, accompagné du curé. Celui-ci lui souffla :

« Je me soumettrai à votre juste décision si vous pensez que j'ai mal agi en enterrant mon âne en cimetière chrétien. Néanmoins, cet âne n'était pas ordinaire. Il était un modèle de vertu, obéissant, docile, tenace à la tâche. Il tirait mon chariot, portait son chargement sans grogner. En échange, je lui versais salaire comme tout bon valet. Vingt ans ont passé, il a économisé une grande fortune, car il ne dépensait rien. Quand il a senti que son dernier jour venait à lui, il m'a demandé par testament de vous transmettre tout son avoir, à la condition ultime de l'ensevelir en terre chrétienne. Il voulait penser au salut de son âme. Il m'a remis cette pleine bourse d'argent à votre attention.

Et le curé tira des plis de sa cape un petit sac de cuir noué, contenant grand nombre de pièces. L'évêque s'empara de la bourse, considéra son poids, puis, de sa main libre, accomplit le signe de l'absolution.

« La miséricorde de Dieu est immense et ses desseins sont impénétrables aux simples croyants que nous sommes tous. Va en paix mon fils. »

Quiconque a un peu d'argent et de malice se sort de bien des tourments, croyez-moi.



**Les Très Riches Heures
du Duc de Berry
XVe s.**

GRAMMAIRE : Les substituts

Les substituts lexicaux > synonyme, périphrase

Les substituts pronominaux > les pronoms personnels, pronoms démonstratifs, possessifs, indéfinis, relatifs, interrogatifs

CONJUGAISON : les temps composés de l'Indicatif

Conjuguer les verbes suivants au
*Passé composé, Plus-que-parfait,
Futur antérieur, Passé antérieur*

*jongler – déclamer – chanter – conter
– rester – brûler – donner – chuter –
cacher*

J'ai jonglé, tu ...

J'avais chanté, tu ...

J'aurai brûlé, tu ...

J'eus donné, tu ...

LA HOUSSE PARTIE

Un bourgeois de la bonne cité d'Abbeville avait fui la guerre et le grand malheur dans lequel se trouvait son pays. Il s'était établi comme riche marchand en compagnie de son épouse et du fils qu'il chérissait tendrement.

Un jour, la femme du bourgeois mourut, emportée par les souffrances d'une terrible maladie. Le garçon, encore jeune et tendre, était inconsolable. Son père, voyant le désarroi dans lequel le décès de sa mère le plongeait bien cruellement, voulut le reconforter :

« Ta mère est morte, mon doux fils. Mais tu sais que c'est là le lot de chacun d'entre nous. Songe plutôt aux raisons que tu as de te réjouir : tu es encore jeune, beau et en âge de prendre une épouse à ton goût. Te voilà fortuné, tu peux prétendre à un noble parti.

Vivaient en ce temps-là à Paris trois frères,

chevaliers de leur condition. Ils menaient chacun grand train : **tournois, armures, apparat**, tout cela coûtait bien cher. Les malheureux ne parvenaient plus à trouver de quoi payer leurs dettes : les emprunts qu'avaient bien voulu leur consentir les usuriers les plus malhonnêtes ne suffisaient plus à leurs dépenses. L'aîné des trois frères était veuf mais possédait une fille magnifique qu'il était à présent bien temps de marier.

Le bourgeois songea que le parti était excellent, il s'en alla donc rencontrer le chevalier et lui demanda la main de sa fille pour son enfant. Le vieil homme demanda :

« Quels sont vos biens ?

— Tant en effets personnels qu'en biens immobiliers, je possède 1500 livres, répondit le marchand. Et je consens à en donner la moitié en dot à mon fils.

— Impossible, s'écria le chevalier. Il me faut vos 1500 livres, sinon les épousailles ne pourront point avoir lieu. Votre fils devra avoir entre ses mains la totalité de vos biens, maisons, terres. Vous ne pourrez jamais rien lui réclamer. A cette condition seulement je vous accorderai la main de ma fille. »

Le bourgeois songea à tout cela puis finit par accepter les exigences du chevalier. Il confia à son fils toute sa fortune et ne garda rien pour lui-même. Le mariage tant désiré put alors avoir lieu.

Les époux vécurent plusieurs années dans la félicité et le bonheur. Ils eurent **un fils unique**. L'enfant était intelligent, fin et observateur. Le vieux bourgeois vieillissait et perdait chaque jour un peu plus de sa

vigueur. **Sa belle-fille** ne cachait guère ses sentiments : elle jugeait **son beau-père** encombrant tel un fardeau dont on ne sait que faire. Plus le temps s'écoulait, plus elle le détestait et lui reprochait la soupe quotidienne qu'il lui coûtait. Un

matin, n'y tenant plus, elle ordonna à son mari de jeter le malheureux à la rue. L'homme craignait sa femme et ses humeurs imprévisibles. Il ne sut que répondre :

« Comme il vous plaira, ma mie ! »

Il dit donc au pauvre bourgeois :

« Allez, l'heure est venue de vous en aller. Partez de cette demeure, allez trouver autre logis dans un quelconque hôtel de la ville. »

A ces mots, le père supplia :

« De grâce, mon doux fils. Que deviendrai-je alors ? Ne puis-je pas vivre à votre porte ? Que l'on me donne un peu de paille, cela me suffira bien assez. Donne-moi juste un peu de pain.

— Peu m'importe ! Allez-vous-

en !

— Où puis-je aller ainsi ? Je n'ai plus le moindre sou en poche !

— Vous trouverez sans doute quelque âme charitable pour vous secourir et vous offrir le gîte et le couvert.

— Au moins donnez-moi de quoi me couvrir. Une vieille couverture fera l'affaire. »

L'homme se résolut. Il appela son fils et lui dit d'aller chercher dans l'écurie un vieux morceau de laine qui ferait sans doute l'affaire.

Le garçon prit l'étoffe grossière, la plia puis la coupa en deux. Le malheureux vieillard s'exclama :

« Que fais-tu donc là ? Pourquoi l'avoir réduite de la sorte ?

— Quittez cette maison au plus vite et contentez-vous de ce que je vous donne. »

Le père arriva. Constatant que son fils gardait pour lui une moitié de la couverture, il se fâcha :

« Dieu te maudisse ! Ne vas-tu donc pas donner l'autre morceau à ton grand père ?

— Non, dit le jeune adolescent. Je la garde pour vous lorsque viendra mon tour de vous chasser de chez moi. C'est tout ce que vous emporterez plus tard. Vous n'aurez rien d'autre que ce que vous laissez aujourd'hui à votre père. Et s'il vient à mourir de misère, à votre tour vous périrez de même sorte. »

L'ingrat comprit la leçon que lui donnait son enfant :

« Père, vous resterez auprès de nous aussi longtemps que vous le souhaiterez. Ma femme n'aura plus droit au chapitre de ce jour. Jamais je ne mangerai un morceau de pain sans que vous en mangiez un aussi. Jamais je ne boirai un verre de vin sans vous inviter à y tremper vos lèvres. »

Cette histoire montre qu'un fils peut chasser les mauvais sentiments de son père. Il ne faut jamais se séparer de son bien : les enfants sont sans compassion pour la vieillesse.

VOCABULAIRE

Un bourgeois, la cité (= la ville)

L'époux, l'épouse, les époux

Le chevalier, le tournoi, l'armure

Un usurier, le bien

Le frère, l'aîné, le fils unique

L'adolescent

Le beau-père, la belle-mère, le beau-fils, la belle-fille

INTERNET

<http://fontenele.free.fr/fabliaux/index.html>
<http://vimeo.com/3562219>

EXERCICES

Date :

Exercice 1

Renart a grand faim. Il voit venir une charrette remplie de poissons...

Il se vautre sur le gazon et fait le mort. Renart qui trompe tout le monde ferme les yeux, serre les dents ; il retient son haleine en prison. Il reste là, gisant. Voici les marchands qui arrivent sans prendre garde. (...) Ils trouvent le goupil étendu sur le dos, le tournent et le retournent, sans crainte d'être mordus.

Le Roman de Renart (vers 1200), adaptation par L. CHAUVÉAU, Payot, 1980.

a) Souligner les verbes à l'indicatif **présent**.

b) Quelle est la valeur de ce temps ?

.....

c) Réécrire le texte en utilisant le **passé simple** de l'Indicatif ou l'**imparfait** :

.....
.....
.....
.....

Exercice 2

Conjuguer les verbes selon le tableau suivant :

Présent	Passé simple	Imparfait	Plus-que-parfait
Ils (faire) beaucoup de bruit.	Ils <i>firent</i> ...		
Je (courir) après lui pour le rattraper.			
Elle (aller) au collège à pied.			
Vous (dire) la même chose que lui.		Vous <i>disiez</i> ...	
Je (pouvoir) vous l'expliquer.			
Elle (prendre) soin d'elle.			
Il (finir) juste de déjeuner.			
Vous (être) le premier à savoir.			
Il (devoir) avoir froid !			Il <i>avait dû</i> ...

Exercice 3

a) Écrire les verbes entre parenthèses au **plus-que-parfait** :

Une camionnette verte (déboucher) à l'autre bout de la rue. Elle (foncer) sur Martin, qui, pétrifié, (ne pas bouger) Il (entrevoir) le conducteur à travers le pare-brise : un homme d'une trentaine d'années, blond, tête nue. Martin (voir) une tache de naissance sur sa joue gauche et l'homme portait une drôle de cravate vert pomme, qui (rappeler) à Martin la couleur de son propre uniforme.

Firmin (se jeter) sur le groom et le (repousser) si violemment que les deux garçons (rouler) ensemble sur le trottoir. Le véhicule (disparaître) à l'angle de la rue.

b) Réécrire le texte au **passé simple**.

Fabliaux et Contes moraux au Moyen Âge

Exercice 4

Souligner chaque périphrase. Mettre entre parenthèses le nom auquel elle renvoie.

ex. Je n'ai pas remarqué (*le chien*) qui t'accompagne. Ce brave animal marche dans ton ombre.

1. Mes petits cousins ont horreur des moustiques. Moi aussi, je ne supporte ces insectes agaçants. – 2. Cette nuit, la Lune est toute ronde, entière, au-dessus de notre maison. Je n'ai jamais vu de boule de neige aussi gigantesque ! – 3. Un chevalier doit souvent traverser une forêt. Il lui faut surmonter de nombreux obstacles dans ce lieu magique.

Exercice 5

Relever les pronoms dans les phrases suivantes. Les classer en colonnes selon leur classe grammaticale (pronoms personnels, démonstratifs, possessifs, relatifs).

1. Le tonnerre qui gronde rend mon chien très nerveux. – 2. Celui-ci n'aime pas les bruits forts. – 3. Il préfère le doux bruit de la pluie. – 4. Nous prenons parfois le temps de la voir tomber, mon chien et moi. – 5. Je suis assis dans mon fauteuil et lui reste sur le sien. – 6. Cette vie que je mène n'est-elle pas préférable à la vôtre ? – 7. On me répondra : « Cela est discutable. »

Pronoms personnels	Pronoms démonstratifs	Pronoms possessifs	Pronoms relatifs
			<u>qui</u> gronde

Exercice 6

Réécrire le texte en le complétant avec les pronoms suivants : *qui, que, lequel, elle, il, lui, lui, se, on, ce*.

La Dame du Lac éleva l'enfant, qu'..... appela Lancelot, en ce palais extraordinairement beau qu'avait fait surgir Merlin et personne, sauf elle et ses gens, ne pouvait voir.

A cinq ans, elle donna un maître, lui apprit le maniement de l'arc et des flèches ; quand on renforça ses armes, il eut un cheval sur il promenait, aux environs du lac, toujours accompagné de valets et de seigneurs. Plus tard, il se montra si bien doué qu'..... apprit tout qu'..... pouvait savoir.

Laurence CAMIGLIERI, Contes et légendes des Chevaliers de la Table Ronde, Nathan, 1976.

Exercice 7

Réécrire chaque phrase en remplaçant le groupe en italique par un pronom.

1. La mésange a pris *un ver* et transporte *le ver* dans son bec. – 2. Pierre a emprunté le livre à Paul. Il a rendu *le livre*. – 3. Jeanne choisit une pomme. *Cette pomme* semble lui convenir. – 4. Jimmy rassemble ses crayons et range *ses crayons*. – 5. Caroline rassemble ses affaires et Virginie rassemble *ses affaires*. – 6. Adrien aime ces deux photos, mais Robert préfère *ces deux photos-là*. – 7. Lisa écrit une lettre à ses parents en pensant bien à *ses parents*.

.....
.....
.....
.....
.....

NOTES ET ECRITURE

Date :

[illegible]

NOTES ET ECRITURE

Date :

[illegible]